

INNES, Robert Alexander et ANDERSON, Kim (dir.) (2015) *Indigenous men and masculinities. Legacies, identities, regeneration*. Winnipeg, University of Manitoba Press, 304 p. (ISBN 978-0-88755-790-3)

Benjamin PILLET

Volume 61, numéro 174, décembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1053673ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1053673ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

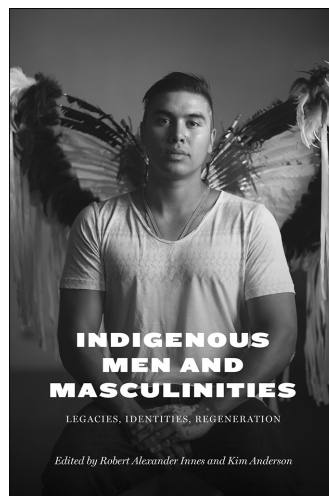
PILLET, B. (2017). Compte rendu de [INNES, Robert Alexander et ANDERSON, Kim (dir.) (2015) *Indigenous men and masculinities. Legacies, identities, regeneration*. Winnipeg, University of Manitoba Press, 304 p. (ISBN 978-0-88755-790-3)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 61(174), 589–591. <https://doi.org/10.7202/1053673ar>

clairement les thèmes abordés, en moins de dix pages habituellement, et de manière à ce que des lecteurs d'horizons variés puissent saisir les notions et les enjeux abordés. Cet effort d'une écriture simple – mais non simpliste – fait de cet ouvrage un puissant outil pédagogique pour les milieux universitaires et professionnels, et s'avère d'autant plus louable que les auteurs sont des chercheurs reconnus dans leurs disciplines et domaines respectifs. Une autre force du volume et de ses rubriques réside dans le souci général (sauf quelques exceptions) de présenter de manière critique les approches permettant de se saisir socialement des questions environnementales, sans tenter de masquer les controverses scientifiques autour des théories ou des notions abordées. Enfin, à chaque chapitre, la présentation systématique d'exemples de travaux scientifiques en lien avec les thèmes traités permet de bien saisir les propos et de les ancrer dans des situations plus concrètes.

L'ouvrage suscite donc attention et vif intérêt. Il demeure cependant un produit de la francophonie européenne, et nous pouvons déplorer l'absence d'auteurs issus d'autres espaces francophones, dont le Québec et le Canada. Ces apports auraient diversifié les exemples, mais surtout auraient permis de relativiser – ou de voir d'une autre perspective – certains enjeux présentés comme des crises. Par exemple, les organismes génétiquement modifiés (OGM) sont traités très différemment selon les continents. Autre exemple, les questions des hydrocarbures et de l'extractivisme suscitent de chauds débats en Amérique du Nord, mais aucune place ne leur est consacrée dans la seconde partie, sur le « comment vivre avec la nature ». Par ailleurs, l'angle de la francophonie européenne teinte parfois le choix des auteurs – voire des acceptions – mobilisés pour expliquer certaines notions. Ce constat ne s'applique pas à tous les chapitres, mais certains demeurent assez peu ouverts au milieu scientifique anglophone, par exemple les auteurs traitant d'écoformation ou d'écologie politique, alors que ces théories

tiennent une large place dans la littérature des « humanités » de langue anglaise.

Geneviève BRISSON
Département sociétés, territoires
et développement,
Université du Québec à Rimouski
Rimouski (Canada)



INNES, Robert Alexander et ANDERSON, Kim (dir.)
(2015) *Indigenous men and masculinities. Legacies, identities, regeneration*. Winnipeg, University of Manitoba Press, 304 p. (ISBN 978-0-88755-790-3)

Comme on le constate souvent avec de récents mouvements en Amérique du Nord (*Idle no more*, *Standing Rock*), les femmes sont aujourd'hui à l'avant-poste des processus de revitalisation et de promotion des droits autochtones. Elles sont également parvenues, au prix de multiples et longues campagnes, à ce que les problématiques et discriminations structurelles auxquelles elles sont confrontées fassent l'objet d'une attention publique. Leur présence dans l'espace public n'a pourtant pas toujours été accueillie avec bienveillance ; trop souvent, les postes de pouvoir restent-ils perçus comme des attributs essentiellement masculins. Or, si des raisons ayant trait au partage traditionnel du pouvoir en fonction du sexe sont parfois invoquées pour expliquer l'apparente inégalité dans les rapports

entretenus respectivement par hommes et femmes autochtones vis-à-vis de l'exercice du pouvoir, elles ne permettent néanmoins pas de prendre en considération la complexité des rapports de genre au sein de populations fortement marquées par l'héritage de la colonisation et par la perpétuation, dans un présent jugé à tort ou à raison post-colonial, des éléments principaux du colonialisme de peuplement. C'est précisément à cette tâche que s'attèlent les 22 auteurs – hommes et femmes – de l'ouvrage dirigé par Robert Alexander Innes et Kim Anderson.

Ces auteurs s'attaquent à un domaine assez peu traité dans les études autochtones comme dans les études de genre, à savoir la complexité des rapports entretenus par les hommes autochtones avec les conceptions traditionnelles et coloniales de la masculinité, et les effets perçus de ces rapports sur leurs vies individuelles comme sur leurs environnements et leurs communautés d'appartenance. Si, dès le départ, ce positionnement peut sembler interférer avec la mise en valeur des problématiques propres à la situation des femmes, il n'en est rien pour les auteurs. Au contraire, en insistant sur la centralité du principe éthique de complémentarité – décrit par Leah Sneider comme « la conjonction d'un certain équilibre social, de la responsabilité et de la faculté d'agir » (p. 62) – comme clé de compréhension et d'analyse des idéologies autochtones de la nation en tant que peuple, ils soulignent que, si le féminisme autochtone s'est généralement concentré sur le rôle des femmes, il repose tout autant sur un ensemble de récits par et sur les hommes en tant que participants complémentaires de l'histoire du colonialisme et du patriarcat. Ainsi, bien que constituant un domaine d'analyse à part entière, les études des masculinités autochtones ne se distingueraient du féminisme autochtone que dans l'attention principale qu'elles portent aux hommes, tout en partageant néanmoins les mêmes buts et approches théoriques (p. 66).

La formule choisie pour explorer ces questionnements mise sur l'interdisciplinarité,

une décision qui se reflète dans la structure de l'ouvrage. Se succèdent 12 chapitres répartis en trois thèmes, limités aux contextes de l'Amérique du Nord, Hawaï et Aotearoa (Nouvelle-Zélande) : des considérations théoriques fortement marquées par le champ des théories critiques, dans un premier temps, suivies d'analyses sur les représentations des masculinités autochtones dans l'art et la littérature, pour finir par quatre contributions analysant les rapports à la masculinité dans les sphères du sport, de la criminalité, du système carcéral ou encore des processus contemporains de résurgence culturelle internes aux communautés. Outre sa dimension pluridisciplinaire et intersectionnelle, l'originalité de cet ouvrage collectif réside aussi et surtout dans sa dernière partie, intitulée *Conversations*. Composée de trois chapitres d'entrevues collectives effectuées avec des hommes autochtones (dont certains des contributeurs), ainsi que d'un chapitre de conclusion, cette partie met à nu les rouages qui donnent une unité à l'ouvrage final. Cette dernière partie permet aussi à Innes et Anderson d'exposer le cheminement dont *Indigenous men and masculinities* est le résultat. Le livre est en effet le fruit de la rencontre de deux instances : le projet Bidwewidam Indigenous Masculinities (BIM), un regroupement de chercheurs, membres de communautés, organismes et travailleurs sociaux, actif de 2011 à 2013 au Canada ; et une table-ronde sur l'identité et les masculinités autochtones *queers*, organisée à l'occasion du congrès annuel de la Native American and Indigenous Studies Association (NAISA) en juin 2012.

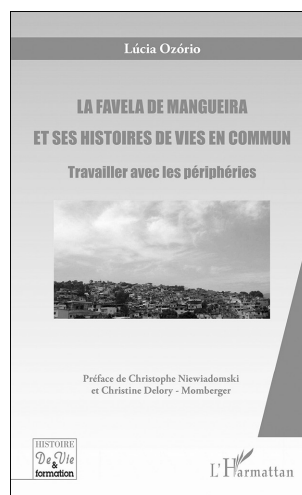
Il serait trop aisé, et surtout trop rapide, de juger de l'hétérogénéité des approches et des analyses de l'ouvrage comme d'une marque d'éclectisme. Pris entre la distance imposée par un arsenal théorique à même d'analyser et de déconstruire l'internalisation des rapports de domination issus de la colonisation des territoires, des corps et des esprits, et l'intimité de l'expérience vécue et relatée au travers la fiction ou la confidence, cet ouvrage

semble parfois naviguer au gré des vents de chaque contribution. Pourtant, au-delà de l'irréductible hétérogénéité des vécus et des interprétations (rappelée à plusieurs reprises par l'insistance sur la pluralité des masculinités autochtones), des continuités émergent, à la fois conceptuelles et thématiques : par exemple, la notion de « masculinité hégémonique » (Connel et Messerschmidt, 2005), si elle n'est pas mobilisée explicitement par tous les auteurs, informe néanmoins une majorité de contributions.

Le rapport ambivalent à la tradition est sans doute le thème transversal majeur du livre, et c'est principalement en cela que l'ouvrage constitue un ajout substantiel à une littérature plus large. Des positions traditionalistes semblant céder malgré elles aux sirènes de l'essentialisme (chapitres XII et XIII) répondent ainsi à des critiques radicales de ce même essentialisme identitaire auquel donnent lieu certains appels à la tradition (chapitres IV et IX). Or, si l'on peut reprocher à l'ensemble final de chercher à concilier des positions parfois contradictoires, on ne peut pour autant nier que cette diversité est inhérente au propos central. C'est en ce sens qu'un des objectifs de l'ouvrage est atteint, à savoir ne pas réduire – par le motif d'un travail universitaire nécessairement critique – la diversité des positionnements. Ce n'est cependant qu'un seul des objectifs des contributeurs. Leur mission est plus large : élaborer des possibles et, surtout, mettre en lumière les modes de décroisement d'identités toxiques dans un mouvement plus large de décolonisation, sans chercher à réduire cette dernière à un processus marqué par une fin précise.

CONNEL, Raewyn W. et MESSERSCHMIDT, James W. (2005) Hegemonic masculinity. Rethinking the concept. *Gender & Society*, vol. 19, n°6, p. 829-859.

Benjamin PILLET
Centre de recherche interdisciplinaire
sur la diversité au Québec
Université du Québec à Montréal
Montréal (Canada)



OZÓRIO, Lúcia (2016) *La favela de Mangueira et ses histoires de vies en commun. Travailler avec les périphéries*. Paris, L'Harmattan, 210 p. (ISBN 978-2-34310-091-3)

Ce livre est l'aboutissement d'un long travail d'immersion dans un terrain particulier, celui de la favela de Mangueira. L'énergie déployée pour la production de cet ouvrage offre au lecteur une expérience de la recherche qui trouve ses racines loin dans les travaux sur les récits de vie et dans les démarches d'observation participante, telles celles de Pierre Bourdieu en Kabylie.

L'originalité du livre tient au sens particulier que l'auteure donne à ce qu'est la communauté dans une favela. Celle de Mangueira, qui inspire ce livre, est une communauté ancienne, dont l'histoire a commencé en 1862 lorsque des esclaves furent amenés de la mère Afrique. Cette terre africaine est la première figure identificatoire avancée par l'auteure pour faire connaître la communauté en question.

« Comprendre les textures du monde » (p. 22) est une des questions qui peuvent en effet frapper le lecteur à la recherche de la particularité de cette communauté et à la recherche de l'intérêt de s'y pencher. Relatant son implication, l'auteure offre, plus loin, quelques éléments de réponse : « Nous, les micro-historiens-chercheurs du biographique,

